

TEMPLON



GÉRARD GAROUSTE

LEFIGARO.FR, 29 octobre 2019

Gérard Garouste entre sous la Coupole avec un magnifique hommage à Georges Mathieu

Pour son entrée officielle à l'Académie des Beaux-Arts, le peintre inspiré par les textes sacrés a fait un discours superbe sur ce qu'est d'être artiste.

Par **Valérie Duponchelle**

Publié hier à 14:40, mis à jour hier à 14:43



Gérard Garouste, un autodidacte et un érudit qui ne cesse d'enrichir son inlassable curiosité. Il a été reçu le 23 octobre à l'Académie des Beaux-Arts et y succède au fauteuil du peintre Georges Mathieu. ©

Académie des beaux-arts / J. Agnel

Concordance des temps. Au même moment [Le Greco](#) emporte l'histoire de l'art dans son tourbillon au Grand Palais avec ses personnages saints au long cou étiré, aux mains sublimes, aux drapés suaves de palette, emportés par une composition éblouissante. Et, le 23 octobre, son émule [Gérard Garouste](#) a été officiellement installé dans la section de peinture de l'Académie des beaux-arts par Laurent Petitgirard, Secrétaire perpétuel de l'institution. Gérard Garouste avait été élu membre de l'Académie le 13 décembre 2017 au fauteuil de [Georges Mathieu](#) (1921-2012).

Son épée d'académicien, dessinée par son épouse [Elizabeth Garouste](#), lui a été remise à l'issue de cette séance par son confrère Marc Ladreit de Lacharrière, figure de la section des

TEMPLON



GÉRARD GAROUSTE

LEFIGARO.FR, 29 octobre 2019

membres libres de l'Académie. Pour ce jour très attendu, était présent le tout-Paris de la Culture et de la politique: le ministre de la Culture Franck Riester et celle qui lui a précédé, [Françoise Nyssen](#); le ministre chargé des collectivités territoriales Sébastien Lecornu; la présidente du musée d'Orsay et du musée de l'Orangerie [Laurence des Cars](#) et la directrice du Musée de l'Orangerie depuis mai 2017 Cécile Debray ; la conservatrice en chef des Collections contemporaines au Musée national d'art moderne Sophie Duplaix; la violoniste et ex-épouse du Premier ministre, Anne Gravoisin-Valls ; la directrice générale déléguée de l'Institut français Anne Tallineau ; S.A.R la princesse Chantal de France; l'homme d'affaires et mécène Laurent Dumas ; les académiciens Xavier Darcos, le grand rabbin de France Haim Korsia et l'architecte Jean-Michel Wilmotte.

La cérémonie s'est tenue sous la Coupole du Palais de l'Institut de France. Le compositeur et chef d'orchestre Laurent Petitgirard a prononcé le discours d'installation de Gérard Garouste, avant d'inviter ce dernier à faire, selon l'usage, l'éloge de son prédécesseur.

«Bien sûr, toutes les facettes de votre personnalité ont sans doute eu une influence sur votre art, prétendre le contraire serait nier l'évidence, mais il me semble que ces quelques clefs, placées trop en exergue, celles des secrets de votre vie, ont beaucoup trop monopolisé l'attention des commentateurs au détriment de l'éblouissement que suscite votre magnifique vie de créateur. Contrairement à certaines idées reçues, ce n'est pas l'angoisse ou le déséquilibre qui favorisent la création mais bien au contraire sa capacité à les dominer, voire à les transcender. C'est ainsi qu'à la fin d'une de vos conférences au moment de la publication de votre livre L'Intranquille, vous avez répondu à une personne bien intentionnée qui voulait à tout prix tenter un rapprochement entre Van Gogh et vous-même: "Si Vincent van Gogh avait eu les mêmes médicaments que moi, il aurait peint beaucoup plus"».

Et de dresser le portrait de cet artiste au panache romanesque. *«Vous avez entamé vos études artistiques en 1965 à l'âge de 21 ans. Votre père vous avait pourtant dit: "T'es pas Picasso, la peinture c'est de la fumisterie." Sur les conseils de Jean Cortot, notre cher confrère récemment disparu, et de Jacques Busse, vous êtes allé voir Gustave Singier puis vous avez passé avec succès le concours vous permettant d'accéder à son atelier à l'École des beaux-arts de Paris. Vous y resterez sept années jusqu'en 1972 (...). Pourquoi sept ans de réflexion? Vous évoquez l'indispensable sursis militaire, le salutaire restaurant universitaire à trois francs cinquante le menu, les très intéressants cours d'histoire de l'Art, mais également la*

TEMPLON

II

GÉRARD GAROUSTE

LEFIGARO.FR, 29 octobre 2019

qualité plastique d'un modèle féminin particulièrement inspirant et dont la venue constituait l'une des rares stimulations qui pouvait expliquer votre présence régulière dans l'atelier du maître - où vous n'appreniez rien. Je crois beaucoup aux longs moments d'ennui, indispensables aux créateurs, mais à la condition impérative qu'aucune forme de chronicité ne s'installe», a poursuivi le musicien.

Et de plonger dans les sources mêmes qui ont inspiré Garouste peintre. *«Pour revenir au Siècle d'Or, une réflexion que vous avez faite sur une œuvre de Francisco de Zurbarán éclaire une grande partie de votre démarche. Vous avez toujours été fasciné par un tableau de sa série des saintes, reconnaissables aux instruments de leur martyre. L'une tient sa dent arrachée, l'autre un plateau avec ses deux seins, ce sont de superbes peintures. Des tableaux que vous aimez et que vous m'avez fait aimer. La jeune fille qui vous plaît le plus est cette Sainte Casilde qui porte des fleurs dans son tablier. Cette sainte au beau prénom, compatissante aux souffrances et aux privations que son père infligeait aux prisonniers enfermés dans ses geôles, avait pour habitude de leur porter secrètement du pain. Surprise un soir par son père elle a dû ouvrir son tablier, mais le pain s'était transformé en roses. C'est le sens caché de cette œuvre qui vous a fasciné. Cette volonté de chercher l'essence des êtres et des situations derrière leur apparence première se retrouve dans toute votre œuvre. Le Siècle d'Or sera une sorte de prison idéale, dont vous construirez vous même les barreaux, non pour vous enfermer mais bien au contraire pour vous libérer».*

Et de prévenir ce nouveau-venu sous la Coupole. *«Vous en avez toujours un sur vous, vous dessinez en permanence, dans les cafés, les transports en commun ou même chez vous. Dans le magnifique ouvrage En chemin qui vous est consacré, vous l'expliquez ainsi: "Je dessine ce qui me passe par la tête, cela vient naturellement en dehors de tout contrôle intellectuel, c'est une quête de plaisir. Tout ce qu'il y a de bon dans mes dessins, c'est ce qui n'a pas été décidé. Le dessin est là. Le principe c'est de ne pas avoir de règle, sauf celle de ne pas perdre mon carnet que j'ouvre à chaque fois qu'une idée me traverse l'esprit". Comme je vous soupçonne d'avoir une forte envie de faire la même chose sous la coupole, j'ai demandé à notre huissier de vous apporter un petit carnet et un joli crayon que nous nous sommes procurés spécialement pour cette occasion (...)».*

TEMPLON

II

GÉRARD GAROUSTE

LEFIGARO.FR, 29 octobre 2019

Lorsque, portant beau dans l'habit vert, Garouste a repris ce flambeau, il a fait avec feu l'hommage de Georges Mathieu, mais aussi de la contrainte et de la liberté, ces deux biens nécessaires à l'art.

«Si le peintre s'accorde avec le musicien pour jouer de longueurs d'onde, l'immatérialité de l'écoute me rend cet univers singulièrement mystérieux et attirant. Si j'avais pu choisir, sans doute me serais-je tourné vers la maîtrise des sons. Mais très tôt dans ma vie, j'ai pris conscience que mon œil et mes mains étaient mes seuls atouts. À l'école, j'étais à peu près nul en tout ; mais mes dessins épataient mes copains et séduisaient la maîtresse qui, sans cela, n'aurait pas donné cher de mon avenir. J'avais le sens de l'observation et je savais par mes croquis capter l'attention des autres. À ces mains donc, et à mon aptitude à représenter le réel, je dois mon identité. (Elles m'ont tenu la tête hors de l'eau et plus tard m'empêcheront de sombrer)», expliqua de sa modestie poignante Garouste.

«Ceux qui me connaissent savent que j'aime les rituels et celui qui consiste à endosser le costume vert et l'épée en fait partie. Je vous avoue que la vision de ma personne ainsi vêtue a provoqué l'hilarité de mes proches. Mais c'est un fait que ce costume fait de moi l'un des vôtres, un académicien très investi dans son rôle et qui attend beaucoup de cette aventure. Si je place aujourd'hui mes espoirs dans cette institution, je dois reconnaître que cela n'a pas toujours été le cas. À plusieurs reprises par le passé, on m'a proposé d'y entrer, la première fois c'était en 1994, à la demande de Bernard Zehrfuss, et cette fois comme les suivantes j'avais refusé. À l'époque, j'étais préoccupé par ma carrière, j'avais assez à faire avec les galeries, les collectionneurs et le milieu de l'art en général et il faut admettre que, comme beaucoup d'artistes de ma génération, je nourrissais un a priori négatif à son égard. Les avant-gardes et tous ceux qui se revendiquaient de la modernité s'y sont toujours opposés. Voilà pour la franchise.

«Mais il en va de la modernité comme du temps, elle passe... et les avant-gardes font partie de l'histoire. La recherche à tout prix de la nouveauté, l'injonction à la transgression relèvent à leur tour d'une forme d'académisme. La mondialisation qui s'est emparée du marché de l'art a rebattu les cartes, tout est bouleversé (...). L'Académie n'est plus là pour définir des normes, elle n'est pas non plus une "maison de repos" pour reprendre l'expression de l'artiste dont je m'apprête à occuper le fauteuil. Georges Mathieu aimait provoquer mais, comme moi-même, il avait l'espoir de faire, par cette maison, avancer ses convictions. Celui

TEMPLON

II

GÉRARD GAROUSTE

LEFIGARO.FR, 29 octobre 2019

qui fut l'artiste emblématique des années 60 et 70 avait le verbe haut, et ses bacchantes foisonnantes étaient aussi célèbres que le mouvement dont il est le fondateur: l'Abstraction lyrique, c'est lui. Georges Mathieu fut le premier en tout. Le premier de la classe, le premier à faire des taches sur une toile, à sauter et danser avec elle, à pourfendre une abstraction géométrique alors dominante, à réaliser des improvisations en public, à créer un langage qu'il voulait vierge de toute signification». Voilà pour le salut.

«En parcourant ses biographies et ses nombreux écrits, le dernier de la classe que je fus en a eu le tournis. Je me suis consolé en pensant à la main imprimée sur les murs de la [grotte Chauvet](#)... à bien y réfléchir on n'est jamais le premier. L'art est toujours en devenir, il ne s'installe jamais, serait-ce dans une idée d'avant-garde. Dans ce domaine, personne ne détient la vérité. J'avais une quinzaine d'années lorsque j'ai découvert au journal télévisé les affiches que Georges Mathieu avait créées pour Air France. À l'époque, leurs formes abstraites m'avaient dérouté. Il faut dire que ni le lycée ni mon milieu familial ne m'ayant ouvert les yeux, dans ce domaine j'ignorais tout. Ce n'est que quelques années plus tard, après avoir suivi les cours de l'école du Louvre où je m'étais inscrit en auditeur libre, que j'ai compris que le langage abstrait emprunté par Georges Mathieu ne sortait pas ex nihilo et comment l'abstraction lyrique s'imbriquait dans un continuum historique». Voilà pour l'apprentissage.

«Cher Georges, nous nous opposons en tout, ou presque. Tu recherchais la vitesse, je conçois un tableau comme un arrêt sur image, tu voulais vider le signe de son sens, je ne peins que pour la polysémie. Tu ne jurais que par le style, je voudrais effacer le mien, l'idéal à mes yeux étant d'être banal et de se faire oublier pour entrer dans l'ambiguïté d'un sujet... Il est vrai qu'une génération nous sépare et que les artistes ont cette manie de remettre en question leurs aînés, qui rend caduque toute certitude. Mathieu a commencé à peindre au sortir de la guerre dans un monde exsangue, pressé de célébrer la vie et la liberté retrouvée. Il a cherché sa voie, en autodidacte, et l'a trouvée dans une expression qu'il voulait sans référence, d'un lyrisme pur libéré de toutes contraintes. La liberté c'est le vide!, titre de son premier écrit sur l'art publié en 1948, s'inscrit dans cette période et témoigne de cette volonté farouche de se reconstruire en tirant un trait sur le passé». Voilà pour le contraste.

TEMPLON

II

GÉRARD GAROUSTE

LEFIGARO.FR, 29 octobre 2019

«Et pourtant, avec le recul du temps, ce vide n'est-il pas un leurre? Notre œil pétri d'informations gravées dans notre cerveau depuis la naissance peut-il tout oublier? Selon mon expérience, la liberté implique au contraire de prendre conscience du plein dans lequel on naît, cela consiste à savoir qu'on est enfermé dans une cage. C'est justement cela qui permet de s'en affranchir et de parler de liberté. Pour exister j'ai dû me construire une prison avec un cadre, une toile, des pinceaux, des pigments... Car à mon sens un artiste ne crée jamais mieux qu'à travers les contraintes qu'il s'est fixées. D'ailleurs Georges Mathieu, à son insu peut-être, s'en était forgé: la vitesse, le mouvement, le spectacle, à l'image d'une société qui voulait s'étourdir et oublier les horreurs de la guerre». Voilà pour la théorie.

Garouste déroula avec brio la vie de Georges Mathieu, fils d'Adolphe Mathieu d'Escaudoeuvres, «élevé dans le souvenir d'une ascendance prestigieuse puisqu'il descendrait, par sa famille maternelle, du frère de Godefroy de Bouillon», ce «bon élève que rien d'emblée ne destine à la carrière artistique». Après des études de lettres, d'anglais et de philosophie, il exerce pendant quelques années le métier de professeur d'anglais puis devient interprète pour l'armée des Alliés avant de rejoindre en 1945 l'université américaine de Biarritz pour y enseigner le français ; ce qui n'est pas sans importance pour la suite de sa carrière puisqu'il entretiendra des liens privilégiés avec les artistes américains.

Mathieu lit un ouvrage d'Edward Crankshaw sur l'œuvre de [Josef Conrad](#) et reprend pour la peinture la position de l'auteur selon laquelle la valeur d'une œuvre se situe dans son style plutôt que dans son récit, dans la forme plutôt que dans le sens. «C'est pour lui la révélation que la peinture n'a pas besoin de représenter. C'est alors qu'il décide selon ses propres mots "d'entrer en non-figuration, non par les chemins formels, mais par la voie spirituelle". L'émotion devient son guide, la spontanéité la condition sine qua non d'une pratique qu'il va faire évoluer jusqu'aux années 60. Désormais, l'art figuratif est mort et enterré, devenu inutile comme il l'écrira quelques années plus tard. C'est donc l'ironie du sort qui veut que par un retournement anachronique, je m'apprête à prendre son fauteuil!». Voilà pour la leçon des choses.

L'histoire de son prédécesseur est l'histoire de l'art. «Georges Mathieu expose pour la première fois en 1946 au Salon des moins de trente ans et organise, dès l'année suivante, l'exposition manifeste d'une nouvelle manière de peindre, initialement nommée Vers l'Abstraction lyrique par Georges Mathieu, mais qui s'intitulera finalement L'imaginaire. Elle

TEMPLON

II

GÉRARD GAROUSTE

LEFIGARO.FR, 29 octobre 2019

réunit quatorze artistes qui développent un art du geste et de l'instinct opposé à toutes théories et à toutes les formes antérieures héritées de l'abstraction géométrique ou du surréalisme. Les toiles de Georges Mathieu, faites de taches directement jaillies du tube, côtoient celles de Jean-Michel Atlan, Hans Hartung, Jean-Paul Riopelle, Bryen ou encore Wols. Mais Mathieu ne s'arrête pas là. Deux expositions en 1948 puis en 1951, organisées en collaboration avec le critique d'art Michel Tapié, confrontent les représentants de l'abstraction lyrique à l'avant-garde américaine représentée par Pollock, Tobey, De Kooning, Reinhardt, Rothko... Ce rôle de passeur est l'un des grands mérites de Georges Mathieu qui a contribué à révéler l'importance des peintres américains réunis sous la bannière de l'expressionnisme abstrait à une époque où ils étaient inconnus des galeries et du public». Voilà pour l'Amérique.

«Quant à la question de la paternité du dripping... Qui, de Janet Sobel, de [Jackson Pollock](#) ou de Georges Mathieu a utilisé le premier cette technique qui consiste à projeter de la peinture sur la toile, la réponse paraît aujourd'hui dérisoire (...) La réception des œuvres dans le champ de l'histoire de l'art fonctionne toujours de la même manière: un élément perturbateur survient, incohérent en apparence au moment où il s'annonce, transgressif, iconoclaste puis il est accepté, récupéré et devient un académisme. Même les artistes les plus révolutionnaires, comme Duchamp, ont été enfermés dans le conformisme. À la fin du XIXe et au début du XXe, c'est dans cet iconoclasme que se jouait l'aventure de l'art. Mais vouloir être moderne en 2019, c'est se condamner à être passéiste. Tout est à réinventer». Voilà pour les éternels débats de l'art.

«À mon sens, si l'art est partout, il n'est nulle part. Si je ne crois ni au progrès en art ni au diktat de la table rase, je pense en revanche qu'un peintre doit bien connaître sa culture pour pouvoir l'oublier et en jouer librement. En ce qui me concerne, c'est dans les musées, particulièrement au [Louvre](#), que j'ai appris mon métier de peintre par un apprentissage du regard, au cours duquel je me suis initié, seul face aux œuvres, à l'histoire de l'art et aux techniques de la peinture. J'ai beaucoup appris des maîtres qui m'ont précédé, et je suis très conscient de mon héritage et de ma dette envers eux. Car je reste persuadé qu'en tout artiste cohabitent deux personnages que j'ai nommés dans ma mythologie personnelle le classique et l'indien. L'un ne se déplace jamais sans l'autre de même que l'intuition ne peut se passer de

TEMPLON

II

GÉRARD GAROUSTE

LEFIGARO.FR, 29 octobre 2019

la raison. Ils sont inséparables. J'ai un pied dans une technique classique qui passe par l'ébauche, les glacis et les empâtements, l'autre dans une manière surréaliste et expressionniste de traiter mes sujets, que j'appellerais "indienne" et qui casse la lecture formelle». Voilà pour l'héritage..

Son galeriste Daniel Templon est son admirateur éperdu. *«Garouste s'inspire des grands textes littéraires, Dante (Divine comédie, Rabelais (Dive Bacbuc), Cervantes (Don Quichotte), La Fontaine (Fables), Goethe (Faust), la Bible, le Talmud, et Kafka. Cela veut dire que depuis longtemps, il ne se contente plus, comme la plupart des artistes actuels, de rechercher des formes nouvelles dans la peinture puisque tout a déjà été fait. Il s'agit pour lui de retrouver, de redonner du sens à l'art, donc de créer en images d'autres histoires qui peuvent avoir une portée universelle. Quoi de mieux que les mythes, les contes, les fables, les écrits bibliques comme point de départ. C'est parce que je retrouve là ma conception personnelle de l'art que je place au plus haut son œuvre. Il y a aussi la dimension purement technique de la peinture de Gérard Garouste. Virtuosité, colorisme, sensualité, à l'égal des grands peintres de l'histoire».*

«Avec Jean-Marc Bustamante, Fabrice Hyber, [Jean-Michel Othoniel](#), et [Georg Baselitz](#) dans la section étrangère, Gérard Garouste va contribuer à redonner du prestige à cette institution historique. C'est une reconnaissance et une consécration pour l'ensemble de son œuvre qui porte très hauts les canons de la peinture. Celle qui poursuit la tradition du sens et de la forme. De notre culture tout simplement», salue ce farouche défenseur de la peinture. Le [Centre Pompidou](#) présentera la grande rétrospective Garouste en septembre 2022.

Auparavant, une rétrospective se déploiera à la National Gallery of Modern Art de Delhi dès le 28 janvier prochain, avec comme commissaire un certain [Jean-Jacques Aillagon](#).